

BULLETIN

AUGUSTE-COMTE

COMITÉ DE RÉDACTION :

Georges DEHERME
DIRECTEUR

Alfred DUBUISSON
ADMINISTRATEUR

Julien PEYROULX
SECRETARE

SOMMAIRE :

	Pages.
Le Positivisme actuel : Le xix ^e siècle est-il un grand siècle ?.....	289
Auguste Comte : La théorie cérébrale de Comte et la psychanalyse.....	291
Histoire du positivisme : Samuel Kun.....	303
Diffusion, infiltration du positivisme : Le pacifisme positif. — L'économie politique et le positivisme. — Vers la liberté testamentaire. — Politique positive et démocratie. — Le positivisme dans les examens. — Comte et Voltaire.....	305
Controverses et disputes : L'apothéose d'Einstein.....	312
Bibliographie positiviste : I. Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme. — II. Ouvrages de critique ou de culture générale. — III. Périodiques.....	314
Les Livres qui font penser : <i>Pour revenir à la vie normale</i> , par PAUL GUÉRIOT	316
L'intermédiaire	319
Avis, communications, convocations	320

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

16, RUE SAINT-SÉVERIN, 16

PARIS (V^e)

Le régime matérialiste de la prétendue propriété littéraire a généralisé la simonie, la prostitution de l'esprit. En asservissant l'intelligence à l'argent et au nombre, ce régime a été un des facteurs de notre anarchie mentale et morale.

Parce qu'il se propose la régénération des opinions et des mœurs, le *Groupe Auguste-Comte* ne connaît donc pas les « droits d'auteur », non plus qu'aucun autre « droit », hormis celui de faire son devoir. *En conséquence il autorise sans condition, il sollicite même la reproduction de tout ce qu'il publiera.*

A NOS LECTEURS, A NOS COLLABORATEURS

La rédaction d'un Bulletin documentaire devant être objective, impersonnelle, nous prions nos collaborateurs, qui sont tous nos lecteurs, de s'abstenir de littérature, en résumant le plus possible les notes qu'ils veulent bien nous transmettre.

Nous espérons qu'ils ne se froisseront pas quand nous procéderons nous-mêmes à cette condensation nécessaire. Comme lecteurs, comme positivistes, ils trouveront une ample compensation au petit sacrifice d'auteur que nous leur demandons de consentir.

BULLETIN AUGUSTE-COMTE

Notre entreprise et les circonstances n'exigeant point une publication régulièrement périodique de notre Bulletin, nous fixons le prix de l'abonnement non plus à l'année mais par série de 10 n^{os} se composant d'au moins 320 pages :

ABONNEMENT A LA SÉRIE DE DIX NUMÉROS	15 fr.
UNION POSTALE.....	20 —
Le Numéro, sur demande ou à notre librairie franco....	2 —

LE POSITIVISME ACTUEL

LE XIX^e SIÈCLE EST-IL UN GRAND SIÈCLE ?

A cette question que vient de poser une revue littéraire, *les Marges*, nous répondons :

Les vivants sont animés par les morts. C'est le passé qui a fait le présent, comme le présent fera l'avenir. En disant que le XIX^e siècle fut « stupide », M. Léon Daudet calomnie l'ancien régime.

Temps malheureux, certes. Mais l'angoisse, le désarroi, le tumulte, le désespoir qui l'ont bourrelé ne furent pas des floraisons adventices. Pas de génération spontanée, et la germination sociale est lente. Il faut compter par millénaire. Les racines de nos désordres plongent dans d'insondables profondeurs.

Rien ne démontre mieux, en tout cas, qu'il faut désormais à l'humanité un autre régime que la monarchie dynastique, et une autre direction spirituelle que le catholicisme. Les principes épuisés — si féconds furent-ils — doivent être remplacés. Les doctrines qui ont suscité le matérialisme dissolvant, l'anarchie destructrice, le « stupide XIX^e siècle » ne peuvent réagir contre leurs propres conséquences. Et si elles le pouvaient, si elles en avaient encore la force, qui ne voit que ce serait pour reprendre la même marche qui aboutit au grand chaos sanglant ?

Au spirituel, ce qu'il y a de plus confus, de 1820 à 1920, c'est la littérature. La publicité qu'elle se fait, la place démesurée qu'elle semble tenir n'abusent que les badauds. Même quand elle n'est pas seulement le roman, le rêve qui est un bref accès d'aliénation mentale, c'est-à-dire de domination du subjectif sans contrôle ou de prépondérance du subconscient non refoulé, la littérature n'est jamais que l'expression des émotions. Or celles-ci ne se modifient, ne s'épurent que

par l'impulsion des idées. Ce sont les idées coordonnées seules qui dirigent l'évolution de l'humanité. Et elles ne réalisent, elles n'instituent que lorsqu'elles ont passé dans les sentiments.

Nous savons donc pourquoi tant de scribouillards inclinent au préhistorique bolchévisme, pourquoi l'Église ne convertit plus que des gens de lettres et pourquoi l'*Action française* est plus encore un cénacle qu'un parti. M. André Lang exagère certainement quand il prétend avoir trouvé cinq écrivains capables d'idées générales parmi les cinquante-deux qu'il a consultés pour son enquête. On voudrait les connaître. La meilleure littérature ne dépasse pas l'analyse, le détail, le réalisé, l'inconscient, le particulier. Son domaine est le concret. Par là, elle ne peut être que le témoin du passé. Corneille, c'est l'antiquité; il parvient au moyen âge dans l'*Imitation*. Le romantisme, c'est la confusion barbare. Dada, c'est le balbutiement de l'anthropopithèque de l'époque tertiaire...

Ce qu'est la littérature, ce qu'est le talent de ceux que Proudhon nommait « les notables de la phraséurgie », cela ne saurait fournir aucun élément d'une réponse à la question posée par *les Marges*.

Ce qui fait la grandeur d'une époque, c'est bien moins ce qu'elle a reçu des ancêtres que ce qu'elle transmettra à la postérité. C'est son apport. Ce sont donc ses penseurs synthétiques, qui sont les constructeurs, les pionniers, les guides, les fondateurs de religion, — lesquels forment l'âme des civilisations.

Or notre époque resplendit du plus complet de ces régénérateurs. Si complet qu'il détermine l'état définitif de l'esprit. A cet égard, aucun génie humain n'est plus haut qu'Auguste Comte, mort le 5 septembre 1857. Aucun n'aura eu plus d'influence sur les destinées de l'humanité.

Si tout l'instinct obscur, le délétère résidu du passé, l'ignorance, l'orgueil, la brutalité lui résistent encore, la victoire finale du bon sens systématisé est certaine. L'enfantement le plus noble est toujours le plus douloureux.

Georges DEHERME.

AUGUSTE COMTE

LA THÉORIE CÉRÉBRALE DE COMTE ET LA PSYCHANALYSE.

Nous reproduisons la remarquable étude de notre ami Mc Degrange publiée dans le n° 1 du Bulletin de *The Positivist League* dont nous avons annoncé la création dans notre n° 8. La traduction est de M. Julien Peyroulx :

Parmi les mouvements de la pensée moderne, il faut remarquer la tentative, sous le nom de psychanalyse, de décomposer l'esprit de l'homme en ses éléments constituants.

Faite d'abord par Freud seulement (1), elle a trouvé ensuite et depuis lui toute une école d'expérimentateurs, qui certainement ne se trompent pas quand ils pensent que leurs efforts sont ce qu'il y a de plus significatif dans le développement scientifique de notre époque.

Quoique ces essais soient pleins de promesses, ils présentent néanmoins un danger grave, provenant de l'étroitesse des conceptions, de l'incapacité scientifique et du défaut de préparation d'un grand nombre de ceux qui s'y livrent. Ce cas offre une ressemblance frappante avec l'histoire de la phrénologie, qui, tombée aux mains des charlatans, ne put être sauvée de la ruine, quoique le mérite de ses créateurs ne fût pas du tout inférieur et fût même souvent en fait supérieur à celui des inventeurs de la psychanalyse.

Il n'est pas trop tard pour s'opposer à cette tendance et pour prévenir une erreur qui serait au plus haut point préjudiciable à des intérêts scientifiques importants.

(1) Ce n'est pas tout à fait exact. Freud lui-même a reconnu s'être inspiré de notre école de la Salpêtrière et de Nancy, et plus directement encore de Breuer. M. Mc Degrange nous démontre, par la suite, qu'il faut remonter encore plus haut, à Comte et Gall. Dans ses *Études de psychanalyse* qui viennent de paraître, page 21, M. Charles Baudouin, un psychanalyste, rend hommage à Comte en ces termes : « La psychologie s'est ressentie longtemps de ses origines exclusivement philosophiques, et s'est tenue dans le domaine des généralisations solennelles et oiseuses. C'est un mérite d'Auguste Comte de s'être élevé non pas, comme on le dit, contre toute psychologie, mais contre une telle psychologie, et d'avoir justement fait appel à ces méthodes pathologiques, qui devaient tant donner quelques années plus tard. » (N. D. L. R.)

Déjà, il y a eu une saine protestation contre le pan-sexualisme de Freud : Adler, Jung et d'autres ont montré clairement l'existence d'impulsions autres que la sexualité.

La variété des instincts primaires, établie par les psychologues sociaux, notamment par Mac Dougall, est une bonne indication pour les psychanalystes.

Tous ces essais, quelque remarquables qu'ils soient, accusent un défaut évident d'investigation historique. Ils ont l'air de se poser comme les premiers du genre. Or, en réalité, ils ne sont nouveaux que dans les détails de leur méthode : l'usage même de l'hypnose pour aider l'analyse de la pensée remonte au delà de 1857.

L'école écossaise (de philosophie) a étudié longuement les éléments de la nature humaine ; et les phrénologistes, tout à fait en dehors de leurs recherches de localisations, ont longtemps discuté le problème dans toute sa complexité.

La plus importante de toutes les tentatives, pour analyser l'esprit humain d'après une base positive, a été celle d'Auguste Comte ; c'est la plus importante parce qu'elle émane de l'esprit le plus puissamment synthétique de son siècle muni d'une préparation philosophique et scientifique tout à fait unique.

Le but de cette étude est de présenter un court aperçu de cette tentative, encore peu connue de nos jours. Tout au début, il y a dans la définition de la vie que donne Comte, au sens le plus philosophique, en même temps qu'une correspondance étroite et continue de la spontanéité interne et de la fatalité externe, une reconnaissance manifeste du phénomène qui est à la base de la psychanalyse, qu'on l'appelle *libido*, élan vital, appétit, instinct, ou de quelque autre nom.

Bien plus, il semble avoir échappé à l'attention des psychanalystes que cette spontanéité interne, depuis qu'elle est reconnue irréductible à une combinaison de phénomènes, exige une science séparée pour être étudiée comme il faut. Quand ils saisiront pleinement l'importance de cette conception, ils pourront commencer l'étude de la science que, sous le nom de « morale », Comte, dans la dernière expression de sa pensée, a placée au-dessus de la sociologie, à la tête de sa hiérarchie des sciences.

L'homme, plus que tous les animaux, en raison de son

plus haut développement social, montre les manifestations de cette spontanéité interne dans ses aspects physiques et moraux. Ces deux aspects, on ne le dira jamais assez, ne peuvent pas être séparés. Néanmoins, pour systématiser leur parenté, l'esprit doit être pour un moment considéré isolément du corps et analysé comme s'il était indépendant.

Une telle analyse était le but que poursuivait Comte pendant les cinq années qu'il consacra à la théorie cérébrale, à l'époque de sa maturité mentale la plus complète. En s'assimilant les études de ses prédécesseurs de toutes les écoles philosophiques ou scientifiques, en s'aidant lui-même des inductions spontanées de l'expérience quotidienne, comme celle que l'on peut tirer du langage et des proverbes, en étudiant les apports empiriques de tous les sacerdoxes, en amplifiant ces recherches des contributions apportées par la sociologie qu'il avait créée sur le fondement d'une philosophie de l'histoire embrassant toute l'activité humaine dans tous les temps et dans tous les lieux, en vérifiant ses conclusions d'après des comparaisons prises chez les animaux supérieurs, et en montrant comment ces résultats pouvaient plus tard recevoir des vérifications objectives, Comte a tracé une peinture de l'esprit humain qui est aujourd'hui de beaucoup au-dessus de toutes les autres tentatives de psychanalyse.

L'âme humaine, au sens positif, est divisée par la théorie cérébrale en trois parties, inséparables dans l'effort mental, mais séparables dans le fonctionnement : le sentiment, l'intelligence, le caractère, qui sont les sources respectives de l'impulsion, de la délibération et de l'exécution.

De ces trois parties, la première est la plus importante, car elle est le centre essentiel de toute l'existence ; d'elle dépend l'harmonie de l'existence humaine ; c'est d'elle que les deux autres sections reçoivent leurs impulsions et c'est en lui obéissant qu'elles établissent leurs relations avec les agents extérieurs qui l'entourent, que ces relations soient actives ou passives.

Le premier élément, par conséquent, représente dans la manière d'être de l'homme ce qui est purement subjectif ; les deux autres sont objectifs, car, par leurs relations avec le monde extérieur, elles conditionnent l'exercice du premier élément. L'intelligence et le caractère sont objectifs par rap-

port au sentiment, source de leurs impulsions, en dépit du fait que les trois éléments ne forment qu'un seul appareil. Cette distinction, difficile à saisir, est néanmoins extrêmement importante, en particulier pour comprendre comment un phénomène sociologique peut être à la fois psychique et objectif.

Comte a divisé le sentiment, centre impulsif, en dix fonctions reliées entre elles, mais irréductibles l'une à l'autre, chacune ayant un centre cérébral. Le manque de localisation cérébrale, il faut le dire en passant, donne un air métaphysique aux meilleurs efforts de psychanalyse.

A ces dix subdivisions, instincts primitifs, émotions premières, impulsions fondamentales, appétits humains, Comte a donné le nom scientifiquement exact de moteurs affectifs, appellation justifiée, puisque c'est seulement par leur activité que sont mus les autres éléments de l'individualité.

La classification fondamentale de ces dix moteurs affectifs est celle qui les sépare en personnels et sociaux ou égoïstes et altruistes.

Dans la première classe, il y a deux groupes : l'intérêt et l'ambition.

L'intérêt comprend les instincts de conservation et les instincts de perfectionnement.

Les premiers comprennent d'abord l'instinct qui veille à la préservation de l'individu : l'instinct nutritif, c'est l'impulsion à se nourrir, à se vêtir, à se protéger, d'où, aux degrés variés du développement social, procèdent des manifestations très diverses, notamment l'institution de la propriété. Immédiatement au-dessous des instincts de conservation viennent deux autres moteurs, égoïstes comme les premiers, mais en fait se référant à la conservation de la race : ce sont l'instinct sexuel, l'impulsion à s'accoupler et l'instinct maternel, l'amour des produits, qui est la base, mais seulement la base de l'amour maternel. Les instincts de perfectionnement sont au nombre de deux : celui qui pousse à l'amélioration de la condition par la destruction des obstacles, c'est l'instinct militaire, l'impulsion à se défendre, à déchirer et à détruire ; et celui qui cherche à exécuter une œuvre en réunissant des matériaux, l'instinct industriel, qui pousse à réunir et à construire.

Il y a encore deux autres instincts égoïstes : ce sont les plus élevés des moteurs personnels, ceux qui donnent naissance à l'ambition, qui sont égoïstes d'abord, mais sociaux dans leurs résultats.

Le premier est l'orgueil, l'amour de la domination et du pouvoir, l'impulsion à s'élever au-dessus des autres et à la supériorité, qui pousse à dominer par le commandement.

Le second est la vanité, l'amour de l'approbation, qui pousse à dominer par l'influence. J'indique, sans invoquer l'autorité de Comte, que cet instinct peut avoir ses formes les plus basses dans l'impulsion à briller, d'où peuvent venir, en présence de spectateurs, les innombrables manifestations bien connues.

Au-dessus de ces sept instincts qui composent la personnalité, il y a les trois qui forment la socialité. C'est à ce groupe que Comte attache une importance particulière. En fait, il affirme qu'établir leur existence équivaut en importance à la démonstration du double mouvement de la terre ; l'existence de ce double mouvement rend certaine la relativité du monde extérieur, l'existence des instincts sociaux prouve la relativité du monde intérieur, et de la sorte la conception de relativité s'étend au champ entier de tout ce qui intéresse l'homme.

Dans cette partie de son analyse, Comte est tellement en avance sur l'opinion courante qu'il est difficile de comprendre toute la signification de sa théorie sans une longue étude. Ainsi Comte prévoit le temps où certains phénomènes, qui commencent seulement à être reconnus comme étant soumis à des lois scientifiques, — notamment les phénomènes qui sont à présent exprimés par le mot théologique de « grâce » avec leurs correspondances dans le domaine de l'occultisme — formeront une division de la science, deviendront réellement la base d'une nouvelle science. M. Audiffrent, dans le second de ses ouvrages, se livre à une discussion remarquable de ces phénomènes, et le lecteur devra le consulter. Ces moteurs affectifs, qui correspondent à la grâce, sont au nombre de trois, deux spéciaux et un général. Au premier des deux spéciaux, Comte a donné le nom d'attachement, et par ce mot il a voulu désigner l'impulsion vers nos égaux. Dans sa forme inférieure, elle est l'impulsion à aimer, qui lors-

qu'elle est passive est la source de l'amitié, et, lorsqu'elle est active, est l'origine de l'imitation.

Au second, il a donné le nom de vénération, et il le définit le respect envers les supérieurs et la tendance à leur obéir. Dans son aspect le plus général, il semble que c'est l'instinct de la soumission et d'obéissance aveugle. J'indique ici, en dehors de Comte, que les phénomènes décrits sous le nom d'hypnose sont dus à l'activité inconsciente et artificielle de ce moteur affectif. Ces deux moteurs, dit Comte, sont spéciaux et s'adressent aux individus ; le troisième est général et peut s'étendre à tous les êtres. Il y avait une grande difficulté à lui trouver un nom : on comprendra cette difficulté quand j'aurai dit que c'est le plus élevé et le moins énergique des moteurs affectifs. Sa nature fondamentale est par suite encore indéterminée. Comte le considère comme relatif aux inférieurs et il lui a donné un nom qui rappelle exclusivement ses manifestations humaines dans les conditions sociales, bonté, bienveillance, amour universel, charité, humanité. Il est probable que l'on doit chercher maintenant la définition la meilleure dans une phrase du professeur Giddings : un sentiment d'amour universel. Il est digne de remarque, quand la réalité des moteurs sociaux affectifs est en discussion, que Giddings a fondé un système de psychologie sociale sur le dernier de ces moteurs, en même temps que Tarde fondait le sien sur le premier, spécialement sous l'aspect de l'imitation.

Jusqu'à présent, il n'y a pas grand'chose de bien nouveau pour les psychologues, car beaucoup de moteurs affectifs apparaissent sous une forme ou sous une autre dans la liste des instincts primaires de Mac Dougall.

On ne peut pas dire la même chose des deux autres divisions de la théorie cérébrale, les facultés intellectuelles et les qualités pratiques. Dans ces deux divisions, et en particulier pour la première, Comte est encore, après deux générations, en avance sur tous les chercheurs.

Cette avance, en ce qui a trait à l'intellect, est due simplement à la supériorité de sa méthode de recherches. Pour Comte, l'analyse de l'intellect ne peut pas résulter de l'étude des individus, en si grand nombre ou si bien doués qu'on les suppose, mais seulement de l'étude du processus suivant lequel la race est arrivée graduellement à la science.

La vie des hommes, même les plus grands, dit-il, est trop courte pour révéler la marche de l'intelligence ; c'est seulement dans la vie de la race qu'on peut la voir : autrement dit, l'analyse de l'intelligence doit être basée sur la sociologie. Et Comte, par la constitution de la sociologie, a touché le principe duquel se rapproche une telle analyse.

Il avait observé d'abord que toute science au fond consiste en faits, ou lois, et ensuite que les facultés de l'intelligence, en atteignant à la connaissance des faits ou des lois, sont tout à fait générales dans leur nature, en se servant comme matériaux pour leurs opérations des données fournies par un ou plusieurs sens.

La première chose que fit Comte fut donc de distinguer clairement et exactement les sens des facultés intellectuelles.

Le résultat fut qu'il porta de cinq à huit le nombre des sens. Comme Blainville, il distingua un sens général : le toucher, et sept sens spéciaux : la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, la musculation ou le sens de la force musculaire, — d'où est venue la conception métaphysique de force, — la calorition ou sens des températures, et l'électrion ou sens de l'électricité. Chacun d'eux, dit Comte, a son ganglion central dans lequel toutes ses impressions sont emmagasinées et d'où elles peuvent être rappelées à la demande des facultés générales de l'intelligence. Il s'ensuit qu'il n'est pas besoin de mémoires spéciales ; elles sont réductibles à des combinaisons entre l'un ou l'autre des sens et l'une ou l'autre des facultés intellectuelles.

Ces dernières sont au nombre de cinq et elles se divisent entre les deux fonctions de conception et d'expression. La première contient quatre facultés dont chacune a son centre. Sur les quatre, deux s'occupent de la formation des images, et deux des relations et des combinaisons des images déjà formées. La fonction de l'intelligence est donc exactement dans la formation et dans la relation des images. Associée à elle est la fonction unique qui décompose l'image en signes, l'expression.

Le groupe de formation des images, appelé contemplation, est la source de la connaissance des faits. De ses deux facultés, l'une est la faculté analytique qui donne naissance aux ab-

stractions en passant en revue les impressions des sens, et qui a rapport aux événements.

La seconde est la faculté synthétique qui donne naissance aux combinaisons en groupant les impressions des sens ; elle a rapport aux êtres. Quand ces deux facultés dirigent les sens sur le monde extérieur, elles deviennent observation ; quand elles opèrent sur les impressions des sens déjà emmagasinées, elles deviennent imagination. Le groupe qui emploie les images porte le nom de méditation et est la source de la connaissance des lois. Sa fonction est de rapporter et de combiner les images, et de produire ainsi la pensée, au sens exact.

Le premier membre de ce groupe est la faculté de généralisation : elle travaille à comparer les images fournies par la contemplation et elle fait des inductions. Le second est la faculté de systématisation : elle travaille à coordonner les images et elle fait des déductions. Ainsi l'intelligence va de la contemplation à la méditation, et de là passe à l'expression. Ici s'opère la réduction de l'image aux signes, d'où vient la fonction de communication ou, au sens le plus étendu, du langage, qui, comme elle implique l'action, sert à établir la connexion entre la seconde section et la troisième.

Tous les divers modes d'action des éléments intellectuels sont entièrement instinctifs et invariables ; l'intelligence travaille avec ces instruments parce que ce sont les seuls avec lesquels elle peut travailler.

Le cas bien connu dans lequel l'intelligence rejette un fait qu'elle ne peut expliquer est dû simplement à la circonstance que l'image qui est la reconstitution mentale du fait ne peut pas être placée par les facultés qui la rapportent dans une des catégories déjà formées par elles.

L'acquisition de la connaissance est ainsi la fonction des facultés qui forment l'image, les dites facultés travaillant en relation directe avec les impressions des sens accumulées dans les ganglions du cerveau ; ranger et classer les connaissances, c'est la fonction des facultés qui emploient les images et toutes quatre sont aussi instinctives dans leurs opérations que l'est n'importe quel élément cérébral.

Il y a encore à examiner une troisième partie que l'analyse nous révèle. Il ne sert de rien toutefois d'avoir un plan bien inspiré et formé sagement, s'il n'est pas exécuté comme il

faut. Aussi Comte, sous les expressions « qualités pratiques » (ce sont les qualités qui déterminent le caractère et qui aboutissent à l'exécution), étudie trois autres éléments qui se divisent en deux groupes : l'activité et la persévérance.

La première comprend le courage et la prudence qui mènent les projets à bonne fin, quand ils se combinent convenablement avec le troisième élément, la persévérance.

Tous trois sont complètement neutres et servent aussi bien un instinct vil qu'un instinct noble.

Tous trois sont évidemment des éléments cérébraux nécessaires ; ils acquièrent toutefois une importance inattendue, quand on les étudie à la lumière de l'affirmation de Comte qu'ils sont en réalité des centres moteurs au sens étroit et réel du mot, et qu'ils président aux mouvements pour les entreprendre, les contenir et les poursuivre.

C'est ainsi qu'il y a une identité complète entre les influences psychiques et les influences motrices. M. Audiffrent, qui a développé cette pensée, attribue au dernier élément, la persévérance, les états cataleptiques, si caractéristiques de certaines conditions anormales ; et à un état pathologique du premier élément, le courage, il attribue la maladie mystérieuse connue sous le nom d'épilepsie, dans un passage qui semble avoir échappé à l'attention de tous ceux qui ont erré à la recherche des causes de cette maladie. Et en terminant, il faut indiquer que l'influence de ces centres d'activité est absolument aussi général en ce qui regarde l'appareil moteur de l'organisme qu'est l'action des centres intellectuels en ce qui regarde l'appareil sensoriel.

Telles sont les dix-huit facteurs de l'unité cérébrale. Chacun d'eux, comme chacun des sens, est capable d'un état passif et d'un état actif qu'indique, en ce qui regarde la vue et l'ouïe, le contraste entre voir et regarder, entendre et écouter. A l'état passif, ils sont la source des sentiments ; à l'état actif, la source des instincts, et à un très haut degré d'activité, la source des passions. Quant aux sentiments, ils ont été définis par M. Laffitte comme des fonctions composées, c'est-à-dire comme des combinaisons plus ou moins stables entre une image et un moteur affectif ou plusieurs.

De cette théorie, on conclut facilement qu'une émotion première est la sensation produite dans la conscience par la mise

en activité d'un moteur affectif particulier, chacun d'eux ayant sa sensation caractéristique. Une autre conséquence facile à tirer est que l'activité cérébrale que l'on nomme subconscience est simplement l'activité d'une ou de plusieurs facultés cérébrales travaillant suivant leurs propres lois, mais dans des conditions telles que les autres éléments ne les surveillent pas. Puisque chacun des facteurs de l'unité cérébrale est capable d'une action indépendante, le mot subconscience arrive ainsi à avoir un sens défini et positif ; et la conscience elle-même peut être définie comme étant la condition dans laquelle chacun des facteurs de l'unité cérébrale surveille les actes des autres et surveille les actes de toutes les parties de l'organisme.

Quelle que soit la valeur de ces conclusions qui n'ont pas l'autorité de Comte pour les sanctionner, le fond de la théorie est clair et offre une vue de l'esprit qu'on ne peut trouver nulle part ailleurs, et qui est en vérité le but vers lequel d'autres écoles de penseurs se dirigent par des chemins détournés.

On peut résumer toute la théorie en une sentence unique que Comte a depuis longtemps formulée : « L'homme agit par affection et pense pour agir ». Les psychanalystes de toutes les écoles ne désavoueront pas la première moitié de cette formule ; ils trouveront l'autre vraie quand leurs analyses atteindront le niveau de l'intelligence.

Théorie de Comte sur les rêves.

La conséquence immédiate de toute théorie de psychanalyse est une explication des rêves.

Depuis longtemps Comte avait remarqué l'importance de la question et l'avait soumise à la discussion. Je reproduis le passage suivant où l'on remarquera particulièrement ce qui a rapport à l'intelligence :

« Tous les organes du cerveau sont, comme les sens et les muscles, composés de deux moitiés symétriques, séparées ou contiguës, dont chacune peut fonctionner pendant le repos de l'autre. Une telle alternance permet au sentiment de n'éprouver aucune interruption malgré l'intermittence cérébrale. Quelquefois l'intelligence fonctionne ainsi pendant le sommeil, sinon par l'appareil contemplatif, directement lié aux sens, du moins par l'appareil méditatif qui n'en dépend pas immédiatement.

« De là résultent les rêves, états passagers d'aliénation mentale, où, comme dans la folie, les impulsions subjectives prévalent involontairement.

« Cette persistance accidentelle des fonctions intellectuelles pendant le sommeil permet de comprendre, par analogie, la persistance normale des fonctions affectives.

« Bien plus, elle nous montre indirectement et avec évidence cette persistance.

« Car les rêves portent toujours la marque des instincts dominants. Puisque le cœur dirige l'intelligence à l'état de veille, malgré les impressions extérieures, il doit exercer sur elle un pouvoir plus grand encore quand ces impressions font défaut.

« Nous pouvons donc espérer que la théorie cérébrale conduira finalement à une juste interprétation des songes, et même à les modifier, suivant les aspirations prématurées de toute l'antiquité (1). »

Idees de Comte sur les problèmes du perfectionnement.

A celui qui étudie Comte, rien n'est nouveau dans le problème du perfectionnement, si ce n'est le mot lui-même.

En fait, Comte a été le premier à l'étudier, et il lui a donné le plus large développement possible.

Remarquons le passage suivant dans lequel il discute la nature propre des instincts sexuel et maternel :

« Les rapports résultés de la maternité pouvant stimuler beaucoup les penchants bienveillants, ils contribuent spontanément à développer ceux-ci dans tous les bons naturels mais sans jamais créer les sympathies que cette réaction suppose.

« L'instinct sexuel fut quelquefois honoré d'une pareille méprise par ceux qui le confondirent avec les sympathies dont il peut stimuler le développement quand il est bien dirigé.

« Tous les penchants personnels, sans excepter l'instinct destructeur, comportent de semblables réactions, qui ne suscitent pas de tels mécomptes, parce qu'elles y sont moins directes et moins prononcées. Cette relation générale facilite beaucoup le grand problème humain : subordonner l'égoïsme (c'est-à-dire les instincts personnels) à l'altruisme (c'est-à-dire aux instincts sociaux). En effet, l'énergie supérieure des instincts personnels peut ainsi servir à compenser la langueur naturelle des instincts sympathiques par une impulsion initiale que ceux-ci n'auraient pas spontanément.

(1) *Catéchisme positiviste*, conversation VIII, « l'ordre humain ». Pour le développement de ces considérations, voir Audiffrent, *Maladies du cerveau*, p. 592-599.

Une fois surgie, l'affection bienveillante persiste et grandit d'après son charme incomparable, malgré la cessation de ce grossier stimulant. » (*Catéchisme positiviste*, passage cité plus haut).

Bibliographie.

La théorie cérébrale est exposée dans les ouvrages suivants d'Auguste Comte :

1° *Système de politique positive*. Vol. I^{er}. Introduction fondamentale. Chap. III. Biologie (alinéas 158-250 du texte anglais).

Dans ces paragraphes, Comte présente sa théorie en détail. Il est toutefois d'une extrême importance que l'exposition qui y est faite soit étudiée et comprise à la lumière des remarques faites sur le même sujet dans le passage suivant :

2° *Système de politique positive*. Vol. IV. Tableau synthétique de l'avenir humain, chap. III. Systématisation finale du dogme positif (alinéas 133-168 du texte anglais).

Dans ce chapitre, Comte fait une révision de ses travaux philosophiques et une reclassification de l'énorme quantité de matériaux qu'il a maniés pendant sa vie, et il donne à sa philosophie et à ces matériaux leur forme définitive. Aussi n'est-ce pas trop dire que ce chapitre est le point de départ d'une sérieuse étude de la philosophie de Comte dans son dernier développement.

Les lecteurs devront surtout se tenir sur leur garde contre les reproches souvent adressés à la dernière œuvre de Comte et qui s'efforcent de la discréditer sous le prétexte d'un vicieux mysticisme. Cette critique vient ou de l'ignorance, ou de l'erreur. En fait, loin d'avoir subi l'influence dangereuse de tendances mystiques, Comte a été le premier qui ait montré que le phénomène du mysticisme pouvait être soumis à une loi.

Malheureusement, Comte mourut juste au moment où il était sur le point d'écrire le volume dans lequel la théorie cérébrale devait recevoir son développement final. On ne saurait trop déplorer cette perte ; mais elle a une atténuation. Le Dr Audiffrent, un des disciples les plus dévoués de Comte, s'est consacré, après la mort de Comte, à la tâche de développer ses idées. Aussi les volumes suivants, quoiqu'ils n'offrent pas le génie de Comte, sont-ils pleins de pensées et méritent-ils la lecture la plus attentive :

Du Dr Georges Audiffrent :

3° *Du cerveau et de l'innervation*. Leroux, Paris, 1869.

4° *Des maladies du cerveau et de l'innervation*. Paris, 1874 (1)

(1) Consulter aussi l'*Appel aux médecins* (N. D. L. R.).

HISTOIRE DU POSITIVISME

SAMUEL KUN.

Nous apprenons par cet article de la *Revue de Hongrie*, qui se publie en français à Budapest, n° du 15 mars, la mort de notre confrère Samuel Kun :

« Le 12 février 1922 mourut, à l'âge de soixante-treize ans (il était né le 8 mars 1849 à Pápa). S. Kun, écrivain de mérite était l'un des plus anciens collaborateurs de la *Revue de Hongrie*. Le défunt appartenait à cette catégorie, déjà assez rare, d'érudits versés dans presque tous les domaines du savoir humain. Il commença par étudier la médecine et finit par devenir un type achevé de polymathe. Il savait plusieurs langues, ce qui lui permettait de lire en original les productions de la littérature universelle.

« Avec cela, Samuel Kun vivait en véritable philosophe, à la Diogène. Originellement, il était typographe et travailla en qualité de correcteur d'imprimerie plusieurs dizaines d'années à la société anonyme Athenaeum. Les conditions difficiles dans lesquelles il devait gagner son pain quotidien (bien qu'il fût d'une sobriété exemplaire) ne lui laissaient que peu de loisir pour l'étude ; néanmoins, il vivait en homme heureux que l'amour et la recherche de la vérité récompensaient des privations de la vie matérielle.

« Comme penseur, Kun était un partisan fervent de la philosophie d'Auguste Comte. Pendant ses fréquents voyages à Paris — où il avait résidé quelque temps — il s'était mis en rapport avec les adeptes français du maître ; rentré en Hongrie, il déploya une grande activité pour faire connaître à notre public les doctrines de la philosophie positiviste. Ses ouvrages parus en hongrois s'inspirèrent tous d'Auguste Comte ; en voici les titres : *Le positivisme comme système de religion* (1892) ; *Les principes de l'esthétique du point de vue du positivisme* (1896) ; *Culture nationale et civilisation occidentale* (1899). Ce dernier ouvrage fait partie de la *Bibliothèque positiviste* (en hongrois) fondée par lui. En outre, il publia dans différentes revues parisiennes et hongroises des études ayant trait à la philosophie de son maître. Il traduisit aussi en hongrois quelques ouvrages philosophiques de Diderot

(parus dans la collection des *Écrivains philosophiques*, dirigés par B. Alexander et J. Bánóczy), etc.

« A la *Revue de Hongrie*, S. Kun collabora de diverses manières : tantôt il traduisit des articles en français, tantôt il écrivit des comptes rendus d'ouvrages philosophiques (dans les volumes de notre périodique antérieurs à la guerre), mais où il nous rendit surtout d'excellents services, ce fut à la correction des bonnes feuilles : besogne difficile dont il s'acquitta à merveille. Ses vastes connaissances qui s'étendaient à toutes les branches de la science, son exactitude philologique, ainsi que sa longue expérience à lire les épreuves (il avait été correcteur à Paris durant plusieurs années) en firent un compagnon de travail dont la perte nous paraît presque irréparable. »

Samuel Kun avait en outre réuni et publié les écrits de Fabien Magnin (*Études sociales*, un volume in-8° de xxxviii-502 p.) en les faisant précéder d'une substantielle préface. Il était le frère de M. Léon Kun, décédé en 1896 et qui fut membre de l'Exécution testamentaire. Ce dernier avait publié un excellent recueil d'extraits, sous le titre : *Auguste Comte conservateur*.

Dans notre prochain n°, nous donnerons la liste des articles de notre regretté confrère qui furent publiées par la *Revue Occidentale* de 1885 à 1910.

TOUTE religion doit subordonner l'ensemble de notre existence à une puissance extérieure.

Auguste Comte

DIFFUSION, INFILTRATION DU POSITIVISME

LE PACIFISME POSITIF.

Dans *les Études* du 5 mars, M. Henri du Passage, après une intelligente critique du verbiage et des vagues idéologies de « l'internationale démocratique » examine le « pacifisme » de Comte.

« Ce n'était point sur ce terrain limité des intérêts matériels ou économiques qu'un autre prophète, de plus large envergure, voyait jadis s'élever peu à peu le temple de la Paix. Auguste Comte croyait à la pacification progressive du monde. Il estimait que l'humanité, grâce à l'essor industriel, répudierait de plus en plus l'activité militaire et l'humeur belliqueuse. Toutefois il y faudrait encore l'aide de la philosophie positive qui établirait entre les hommes, en leur indiquant les lois de leur vie commune, le lien d'une véritable homogénéité mentale, « la convergence fondamentale des intelligences ». Ce serait là une « systématisation rationnelle » qui développerait, au lieu des « passions haineuses », une « bienveillance vraiment universelle ». La science aurait réalisé la merveille, unifiant les intelligences, tandis que les cœurs s'assembleraient dans la religion de l'Humanité.

« Le mécanisme de cette transformation serait d'ailleurs, avant tout, social. C'est-à-dire que la première part revient à l'action de la société sur les individus. Au contraire, la puissance effective des hommes individuels pour modifier à leur gré les phénomènes politiques et sociaux apparaît à Auguste Comte comme extrêmement limitée. Et cette action si restreinte ne pourra encore se déployer, de manière efficace, que dans la mesure où elle se conformera aux lois naturelles immuables, découvertes par la philosophie positive, qui règlent l'évolution humaine. A sa manière pesante, Comte nous assénait ainsi ses conclusions :

« Puisque, en effet, notre intervention politique quelconque ne « saurait, en aucun cas, avoir de véritable efficacité sociale, soit « quant à l'ordre, soit quant au progrès, qu'en s'appuyant directement sur les tendances correspondantes de l'organisme et de la « vie politiques, afin d'en seconder, par de judicieux artifices, le « développement spontané, il faut donc, à cette fin, connaître

« avant tout, avec autant de précision que possible, ces lois naturelles d'harmonie et de succession qui déterminent, à chaque époque, et sous chaque aspect social, ce que l'évolution humaine est prête à produire (1). »

« On voit donc que, d'après cette loi générale énoncée par Comte, reprise et détaillée par Herbert Spencer, le pacifisme sera plutôt le fruit d'un « développement spontané », une tendance de l'organisme social. Les prédications individuelles seront entendues, le jour seulement où le terrain leur aura été ainsi préparé par « les lois naturelles d'harmonie et de succession » qui réservent « à chaque époque » ce qui lui convient.

« Cet aspect social, déjà si marqué dans la philosophie d'Auguste Comte, a été plus accentué encore... dans cette école sociologique dont M. Durkheim fut le héraut... »

« La « conscience collective » de l'école sociologique, considérée comme une sorte d'entente distincte, comme le support de propriétés spéciales, est une exagération systématique, une abstraction irréaliste. Même Comte, qui n'allait pas aussi loin que ses successeurs dans l'affirmation de l'emprise sociale sur les individus, a pourtant passé la mesure.

« Mais sans donner dans ces rêveries, il faut évidemment admettre que les conditions de la vie matérielle, les événements, l'éducation, l'opinion, constituent un milieu, une ambiance capable de pénétrer les âmes qui y baignent. Il s'opère une évolution des pensées et des mœurs, non pas fatalement conduite par cet ensemble, mais fortement orientée.

« En quel sens cette évolution se produit-elle ? La description d'Auguste Comte reste ici assez exacte : il s'agit d'un naturalisme positiviste qui entraîne les masses vers les horizons purement terrestres et leur ferme, par une voûte de plus en plus épaisse, la vue du ciel.

« Le reste de la prophétie comtiste est d'ailleurs absolument en défaut, et quatre-vingts ans d'expérience ne lui ont pas apporté même une ébauche de réalisation. L'homogénéité mentale, l'unité par la science, la religion de l'humanité restent toujours des constructions vides que les hommes ont refusé d'habiter et dont les plans artificiels apparaissent de plus en plus démodés. En ce qui concerne le pacifisme, et sans vouloir insister sur le tragique démenti qui vient de lui être infligé, peut-on prévoir pourtant ce que cette civilisation matérielle, poussée d'accord avec une philosophie naturaliste, réserve à l'avenir ?

« Théoriquement peut-être, cette évolution devrait amener un

(1) *Cours de philosophie positive*, t. IV, p. 324.

renversement des valeurs où les intérêts de la vie présente absorbent toute la place. Le pacifisme pourrait y gagner. Renan, devenu sceptique, notait la sottise logique de ceux qui, ne croyant plus à une existence supérieure, sacrifient celle d'ici-bas pour une cause à laquelle ils ne survivront d'aucune sorte. Mais la logique, pour heur ou malheur, ne conduit pas toujours les démarches humaines. Et l'on peut soutenir, avec autant de vraisemblance, que les intérêts, pressés d'aboutir, émancipés de toute discipline supérieure, s'imposeront par la violence, dès qu'ils se croiront les plus forts, ou même accepteront le risque de la lutte avec l'alternative d'être anéantis ou triomphants.

« Admettons, si l'on veut, que, dans l'ensemble, l'opinion se détournera des guerres nationales. Admettons encore que cette évolution n'aura pas pour seuls motifs des vues intéressées, mais un sens plus averti de la solidarité humaine, une douceur généralisée. Il reste que cet apaisement ne se fera point partout avec un parfait synchronisme. Il reste que le courant naturaliste, qui emporte le monde, charrie des matériaux de tout genre. Et c'est pourquoi la nation qui, imprudemment, voudrait faire figure de précurseur, est à peu près sûre d'être finalement victime. Et c'est pourquoi, lorsque l'on parle du pacifisme, il faut préciser, définir, pour éviter les compromissions fâcheuses avec l'antipatriotisme ou le matérialisme qui n'a plus d'idéal. »

Cette précision, nous ne manquons jamais de la fournir. Nos lecteurs savent donc ce que nous aurions, ici, à répondre à M. Henri du Passage. Pour ne pas nous répéter trop souvent, nous nous bornons à signaler cet intéressant article. Tout ce que publient *les Études*, rédigées par les pères jésuites, est ainsi, fortement pensé et d'une documentation sûre. Et l'on n'en peut dire autant d'aucune autre grande revue.

Disons seulement que le « pacifisme » de Comte — ce que reconnaît d'ailleurs, implicitement, M. Henri du Passage — ne se fonde que sur l'organisation de la spiritualité. Comte n'admettait pas le « pacifisme » oratoire ou d'intention : il eût été contre celui des juristes et des métaphysiciens, contre celui des démagogues, des marchands et des ploutocrates, et plus encore contre celui des imbéciles, — le plus pernicieux parce qu'il pénètre même le positivisme.

Que lorsqu'il écrivait le *Système de politique positive*, il ait pu croire au prochain « épuisement radical du théologisme

et de la guerre », et donc à la prochaine organisation de la spiritualité positive, c'est autre chose. Cette optimiste anticipation est commune à tous les fondateurs de religion, et c'est ce qui fait leur force. Et combien elle était justifiée chez Comte ! Qu'on se reporte à l'époque. S'il avait vécu, ne serait-ce que jusqu'en 1871, il aurait reconnu qu'il avait prisé trop haut la sagesse humaine. Excès de sympathie. Taine, Renan, Littré, voire Sully-Prud'homme et tant d'autres n'ont été instruits que par la cruelle expérience de l'invasion et de l'insurrection.

L'ÉCONOMIE POLITIQUE ET LE POSITIVISME.

Il fut un temps où les savantesses de l'Institut outre-cuidaient que le positivisme était insuffisant en matière d'économie politique.

Un des maîtres actuels de cette science, qui a su la rendre intelligente et humaine, M. Charles Gide, enseigne pourtant l'économie politique positive.

Voici ce qu'il disait dans une conférence faite à l'École des hautes études sociales que vient de publier le *Coopérateur suisse* du 8 mars :

« En résumé, l'erreur des économistes, c'est d'avoir cru que la solidarité naturelle était suffisante, qu'elle faisait son œuvre toute seule et qu'il n'était pas nécessaire que les individus y participassent comme acteurs volontaires et conscients, mais qu'au contraire ils jouaient ainsi mieux leur rôle et servaient mieux les fins de la nature, en les ignorant et en poursuivant chacun son propre intérêt : — remarquez cette phrase de Bastiat : « La solidarité, « responsabilité collective qui nous fait participer malgré nous aux « biens et aux maux de la société. »

« J'ai essayé de vous montrer qu'il n'en est rien, que cette solidarité-là, toute passive, est misérable, incomplète, péjorative, et qu'elle tend à faire les individus divergents. Donc il faut la remplacer par une solidarité *réfléchie, voulue, active*, et qui permettra à l'humanité de se réaliser, ainsi que la définissait Auguste Comte, comme « l'ensemble continu des êtres convergents ».

Et voici ce qu'écrivait Comte dans le *Cours de philosophie positive*, puis dans le *Système de politique positive* :

« L'économie politique a également son mode spécial de sys-

tématiser l'anarchie ; et les formes scientifiques qu'elle a empruntées de nos jours ne font, en réalité, qu'aggraver un tel danger, en tendant à le rendre plus dogmatique et plus étendu... L'esprit général de l'économie politique, pour quiconque l'a convenablement apprécié dans l'ensemble des écrits qui s'y rapportent, conduit essentiellement aujourd'hui à ériger en dogme universel l'absence nécessaire de toute intervention régulatrice quelconque, comme constituant, par la nature du sujet, le moyen le plus convenable de seconder l'essor spontané de la société... Pour avoir, plus ou moins imparfaitement, constaté dans quelques cas particuliers, d'une importance fort secondaire, la tendance naturelle des sociétés humaines à un certain ordre nécessaire, cette prétendue science en a très vicieusement conclu l'inutilité fondamentale de toute institution spéciale, directement destinée à régulariser cette coordination spontanée, au lieu d'y voir seulement la source première de la possibilité d'une telle organisation...

« Il faut surtout remarquer l'aveuglement doctoral de la métaphysique économique qui, en présence de tels conflits [ouvriers et patrons], ose couvrir son impuissance organique d'une irrationnelle déclaration sur la prétendue nécessité de livrer indéfiniment l'industrie moderne à sa seule spontanéité désordonnée. »

— « Les économistes ont méconnu radicalement la tendance de l'ordre naturel à devenir de plus en plus modifiable, à mesure qu'il se complique davantage. Toutes nos destinées actives reposant sur une telle notion, rien ne peut excuser le blâme doctoral que la métaphysique économique oppose à l'intervention continue de la sagesse humaine dans les diverses parties du mouvement social. »

VERS LA LIBERTÉ TESTAMENTAIRE

Du *Journal des Débats* (4 février) :

« Une fois de plus, après Le Play, Tocqueville, Auguste Comte, le principe de la liberté de tester, ou tout au moins d'une plus grande liberté laissée au père de famille, trouve des défenseurs. MM. Isaac et David-Arnauld, députés, viennent de déposer à la Chambre une proposition tendant à l'extension de la quotité disponible qui pourrait être portée aux quatre cinquièmes, mais à l'exclusion des étrangers.

« Les auteurs de la proposition la justifient par deux motifs, la diminution de la natalité et le mouvement qui, à la fin de la guerre, a porté les fermiers et métayers à devenir propriétaires. C'est en effet un phénomène connu dans le monde rural que tel qui ne s'effrayait pas du danger d'avoir plusieurs enfants quand il était

simple journalier se préoccupe de restreindre sa progéniture dès qu'il est propriétaire d'un domaine. »

POLITIQUE POSITIVE ET DÉMOCRATIE.

M. A. Mamelet, secrétaire-général du Parti républicain démocratique et social, semble s'inspirer de plus en plus du *Système de politique positive*. Mais il n'est pas facile d'accorder le bon sens systématisé avec l'idéologie démocratique. Dans la *République démocratique* du 19 février, M. Mamelet écrivait :

« Auguste Comte définissait l'action gouvernementale comme la réaction de l'ensemble sur les parties. Réaction nécessaire, sans laquelle il n'y aurait qu'incohérence et anarchie.

« Les régimes démocratiques ont une tendance naturelle à réduire cette réaction à sa plus simple expression. Sous prétexte que la volonté générale émane des volontés individuelles, consultées tous les quatre ans, on est enclin à éviter toute affirmation de cette volonté générale qui tendrait à la perpétuer au delà de la législature en cours, par des mesures propres à prévenir les brusques renversements de majorité. Scrupule tout à l'honneur des gouvernements, mais qui engendre l'instabilité et l'incohérence, sans parler du découragement des bonnes volontés, et du scepticisme...

« Ou bien un pouvoir fort, appuyé sur une opinion publique organisée, coupera court aux machinations des extrêmes, ou bien, dans deux ans, il ne dépendra plus de personne, du train dont vont les choses, d'empêcher le retour des vieilles querelles d'avant-guerre, sur lequel compte l'Allemagne pour se soustraire à ses obligations, et, peut-être, pour prendre sa revanche. »

Comment M. Mamelet ne voit-il pas l'incompatibilité d'un organe de l'intérêt général, réalisant cette réaction de l'ensemble sur les parties, ce pouvoir fort qu'il réclame, avec le système de représentation des intérêts et des passions ?

Les « vieilles querelles d'avant-guerre » se sont réveillées avec les premières élections d'après-guerre, depuis novembre 1919. Car elles sont l'aliment électoral et parlementaire. On ne pourra faire l'union sociale et nationale que par l'institution d'une république positive, antidémocratique, c'est-à-dire sociocratique, appuyée d'une union d'action morale, institutrice de l'opinion publique. Le parti qui entreprendra cette tâche, en se détournant des vaines agitations électorales

et des intrigues parlementaires, ralliera tous les Français clairvoyants et de bonne volonté, — et d'abord notre *Groupe Auguste Comte*. M. Mamelet veut-il prendre l'initiative de le fonder? La tâche est ardue; mais combien féconde et glorieuse!

LE POSITIVISME DANS LES EXAMENS.

Dans un rapport « sur l'examen du certificat d'aptitude » pour les jeunes filles, publié par *La Revue universitaire*, M. Mélinand écrit, pour ce qui concerne la psychologie et la morale aux épreuves orales :

« Il y avait quatre groupes de sujets : les uns portant sur la méthode de la psychologie; d'autres sur la morale altruiste; d'autres, sur l'éducation morale; d'autres, enfin, sur le *Discours sur l'esprit positif* d'Auguste Comte.

« Seules, les leçons sur A. Comte ont été en général assez bonnes. Il semble que le texte ait été étudié avec soin. Dans les autres, quoiqu'il y ait presque toujours du sérieux, de la conscience, des connaissances, ce qui manque, c'est la vie, la personnalité, la netteté vigoureuse. On reste trop souvent dans l'abstrait, le conventionnel et le livresque.

« Il apparaît que les jeunes filles se sont présentées à l'examen oral dans un état d'épuisement qui les a empêchées de donner ici leur mesure. »

Si nous nous félicitons de cette diffusion du positivisme, nous regrettons qu'elle se fasse dans d'aussi fâcheuses conditions, par la surcharge des programmes, les examens abrutissants.

COMTE ET VOLTAIRE.

Juste appréciation de Ch. Maurras dans l'*Action française* du 19 mars :

« La tête d'un Voltaire tiendrait à l'aise dans celle d'Auguste Comte. »

Et il y aurait de la place encore pour y insérer celles d'une dizaine de Bergson ou d'Einstein en y ajoutant une centaine de Painlevé.

CONTROVERSE ET DISPUTES

L'APOTHÉOSE D'EINSTEIN.

Servante maîtresse de l'anarchie sous toutes ses formes, la presse favorise la subversion de toutes les valeurs. Elle l'a montré encore à propos de la réception d'Einstein à Paris.

A cette occasion, les mathématiciens et les physiciens y ont poussé jusqu'au ridicule. Et Einstein lui-même s'y est employé avec le doigté et l'esprit que révèle ce propos rapporté par l'*Éclair* :

« Un monsieur ayant pu chamber un instant le docteur mirifique lui dit combien il admirait sa théorie, mais avoua qu'il comprenait imparfaitement ce que signifiaient au juste ces mots : potentiel, invariant, contre-variant, énergiessort, scalar, postulat de relativité, hypereuclidique, système inertial, etc., etc.

« — Pourriez-vous, monsieur le professeur, en cinq minutes, me dire à peu près ce que c'est.

« — En cinq minutes, cher monsieur ? répondit Einstein. En bien moins de temps ! Ce sont des expressions techniques, des termes de *notre métier de philosophe* ! Tout bonnement ! »

Par là nous voyons bien que le grand homme de l'année n'a qu'une idée vague de ce qu'est la philosophie. Dans *le Petit Parisien*, on nous dit aussi qu'il considère M. Painlevé pour un génie de son espèce. Cette appréciation marque assez la qualité de son intelligence.

Cela ne saurait surprendre un positiviste. Auguste Comte a prévu tous les Einstein et Painlevé en écrivant seulement ceci dans le *Système de politique positive* :

« Outre la sécheresse inhérente à toute occupation où le cœur a trop peu de part, les travaux scientifiques tendent spécialement à développer l'orgueil, en disposant à une appréciation exagérée du mérite individuel. Ce double danger naturel ne peut être assez contenu que par une vraie discipline religieuse, qui fasse toujours prévaloir dignement l'esprit d'ensemble et le sentiment social. Il s'étend et s'aggrave de plus en plus dans l'anarchie actuelle. »

Einstein est peut-être bien un calculateur phénomène tout autant que l'ahuri et nocif Painlevé. En outre, ce doit être un physicien de mérite puisque ses confrères nous l'assurent. Mais ce n'est et ce ne peut être un philosophe ni un sociologue.

« Les fastueux calculs des physiciens, notait Comte, n'ont d'autre résultat ordinaire que de dissimuler l'absence réelle de vues scientifiques sous un spécieux verbiage, devenu maintenant la principale ressource des médiocrités ambitieuses... En physique, la déplorable tendance à détruire les lois antérieures, au nom d'une vaine précision absolue. »

Autant que nous en pouvons juger, l'influence d'Einstein s'exerce dans un sens plutôt rétrograde. Son « relativisme » vise à l'absolu objectif. Il s'écarte du véritable relativisme positif.

Auguste Comte nous a mis en garde contre le confusionnisme outreucidant de ces savantasses :

« La vraie constitution de la physique exige aujourd'hui une urgente et difficile épuration, relative à deux vices intimes, qui s'y trouvent naturellement connexes, les aberrations métaphysiques et les usurpations algébriques. Cette double perturbation résulte de l'anarchie scientifique, qui, suscitant une culture dispersive, étrangère à toute vue d'ensemble, empêche la physique de prendre un caractère suffisamment relatif... On continue, au fond, à rechercher la cause, en ne s'occupant qu'accessoirement de la loi, ou en n'y voyant qu'un intermédiaire indispensable. *Sans avancer aucunement une recherche chimérique*, ce déplorable régime nuit beaucoup à la seule étude réelle. D'une part, il maintient l'empirisme en le décorant d'une facile apparence de rationalité. En même temps, *il consacre et multiplie les spéculations oiseuses*, en suscitant des débats sans issues, sur des questions qui ne sont point jugeables. »

Par exemple, la recherche, non des rapports constants à l'humanité de l'espace et du temps (relativisme positif), mais de leurs causes et de leurs entités; ou encore la question de savoir si l'Univers est fini ou infini.

BIBLIOGRAPHIE POSITIVISTE

I. — Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme.

- G. BELOT. — *Études de morale positive*, II., Justice et socialisme. Le luxe. Esquisse d'une morale positiviste, in-8°, 15 fr., Alcan, éd.
- LÉON DUGUIT. — *Souveraineté et liberté*, in-16, 8 fr., Alcan, éd.
- PAUL GUÉRIOT. — *Pour revenir à la vie normale*, in-16, 3 fr. 50, Perrin, éd.
- LÉVY-BRUHL. — *La mentalité primitive*. Travaux de l'Année sociologique, in-8, 544 p., 25 fr., Alcan, éd.
- ADRIEN ROUX. — *La Constitution prochaine*, in-8, 83 p., Giard, éd.
- FLORENT SCHMITT. — *Trois chants en l'honneur d'Auguste Comte*, chœurs sur des poèmes de Canora, Foucart et Sully-Prudhomme, Durand, éd.

II. — Ouvrages de critique ou de culture générale.

- LOUIS EICHNER. — *La paix des peuples*, in-16, 200 p., 5 fr., Rivière, éd.
- FALLEX et A. MAIREY. — *La face nouvelle du monde*. (Géographie d'après guerre), in-8, cartes, 18 fr. 75, Delagrave, éd.
- ÉMILE FAGUET. — *L'art de lire*, in-16, 4 fr., Hachette, éd.
- ANDRÉ FONTAINAS, G. GROMORT, G. MOUREY, L. VAUXCELLES. — *Histoire générale de l'art français*, souscription à 75 fasc., à 3 fr., 185 fr., Librairie de France.
- ANATOLE FRANCE. — *La vie en fleur*, in-18, 6 fr., 75, Calmann Lévy, éd.
- GËTHE. — *Théâtre choisi*, in-8°, 634 p., 15 fr., Perrin, éd.
- L. GRIRAND. — *Lettres sur l'éducation*, I, in-18, 10 fr., Alcan, éd.
- HENRI GIARD. — *Un bourgeois dilettante à l'époque romantique : Émile Deschamps*, in-8°, 623 p., Champion, éd.
- DE GOBINEAU. — *Les Pléiades*, in-16, 405 p., 30 fr., au Sans Pareil.
- GEORGES GOYAU. — *Histoire religieuse*, in-4°, 550 p., 48 fr., Plon, éd.
- DR M. HEPP. — *Le drame moral du temps présent*, in-8°, 300 p., 7 fr. 50, «Les Gémeaux», éd.
- JEAN JAURÈS. — *Histoire socialiste de la révolution française*, t. I., La Constituante ; in-8°, 15 fr.
- A.-S. KLEIN. — *La synthèse politique*, in-8°, 272 p., 10 fr., M. Rivière, éd.
- PAUL LAFFITTE. — *Le grand malaise des sociétés modernes et son unique remède*, in-16, 4 fr., 50, La Sirène.
- ANDRÉ LICHTENBERGER. — *M. de Migurac ou le marquis philosophe*, in-16, 6 fr., Crès, éd.
- LA MOTHE LE VAYER. — *Deux dialogues sur la divinité et l'opiniâtreté*, in-12, 284 p., 12 fr.

- LANOE VILLÈNE. — *Les Sources de la symbolique chrétienne*, in-16, 160 p. Fischbacher, éd.
- ERNEST MARTINENCHE. — *L'Espagne et le romantisme français*, in-8°, 12 fr., Hachette, éd.
- LOUIS MÉNARD. — *Lettre d'un mort*. Opinion d'un païen sur la Société moderne, in-8°, 20 fr., Art indépendant, éd.
- LOUIS MÉNARD. — *Poèmes et rêveries d'un païen mystique*, in-8°, 15 fr., Nourry, éd.
- P. de MONTMÉNARD. — *Nouvelle théorie de l'évolution de la terre et des mondes*, in-18, 142 p. 6 fr., Perlican, éd.
- MAINE DE BIRAN. — *Œuvres*, t. II., *Influence de l'habitude sur la faculté de penser*, in-8°, 20 fr., Alcan, éd.
- ANDRÉ NARODETSKI. — *Devant la guerre*. La faillite des trois internationales : des nations, ouvrière, catholique, in-8°, 157 p. Pédone, éd.
- M. PAILLARÈS. — *Le Kémalisme devant les Alliés*, in-16, 512 p., 10 fr.
- PLATON. — *Le Phèdre*, traduction Meunier, in-16, 12 fr., Payot éd.
- T. PÈGUES. — *Initiation thomiste*, in-12, 420 p., 8 fr., Privat, éd.
- RACINE. — *Lettres à son fils*, in 12, 206 p., 12 fr., Bossard, éd.
- L. SOLVAY. — *L'évolution théâtrale, dramatique et lyrique, du XVII^e siècle à nos jours*, 2 vol. in-8°, 30 fr. Van Oest, éd.
- F. DE SAUSSURE. — *Recueil de ses publications scientifiques*, in-8°, 648 p. 40 fr., « SONOF ».
- RAYMOND SCHWAB. — *La conquête de la joie*, in-16, 5 fr. B. Grasset, éd.
- MARCEL TARDY. — *Le problème de la socialisation en Allemagne*, in-16, 232 p., 5 fr., M. Rivière, éd.
- ANDRÉ TOULEMON et RAOUL DUPIN. — *La spéculation et le juste prix*, in-16, 10 fr., G. Ficker, éd.
- LÉON TOLSTOÏ. — *Pages inédites*, 5 fr., Fayard, éd.
- GEORGES VALOIS. — *La reconstruction économique de l'Europe*. — in-16, 328 p., 7 fr., Nouvelle librairie nationale.
- RICHARD WAGNER. — *Œuvres en prose*, t. X, traduction Prodhomme, in-18, 6 fr., Delagrave, éd.
- COLETTE YVER. — *Vous serez comme des dieux*, roman, in-18, 6 fr., 75 Calmann Lévy, éd.
- A. ZÉVAËS. — *Une génération*, in-18, 144 p., 3 fr. 50. M. Rivière, éd.

III. — Périodiques.

ARTICLES POSITIVISTES OU TRAITANT DU POSITIVISME.

- La Revue positiviste internationale*. — N° 2, 1^{er} mars, — ÉMILE CORRA : Hommage général aux morts de 1914-1918, p. 57. — A.-M. AUZENDE : Alphonse Leblais, p. 72. — P. GRIMANELLI : L'idéologie démocratique et la politique positiviste, p. 88. — MARCEL BOLL, HÉBRARD DE VILLENEUVE : Autour de nos idées, p. 112. — Bulletin de France, 120. — Bulletin d'Angleterre, p. 128., etc.
- Les Études*. — N° du 5 mars. — HENRI DU PASSAGE : L'internationale démocratique, p. 557.

LES LIVRES QUI FONT PENSER

Pour revenir à la vie normale, par Paul GUÉRIOT, in-16, 132 p., 3 fr. 50. Perrin, éd.

Les qualités de notre race qui sont celles d'une civilisation supérieure : la mesure, l'équilibre et le clair bon sens sont encore vivaces. Cet ouvrage en témoigne.

Simplement, M. P. Guériot déplore notre triste lendemain de victoire. Il aperçoit le désastre menaçant. Il se demande comment revenir à la vie normale.

En excellents termes, il nous exhorte à la sagesse. Rien à reprendre à ces indications : Dégorgement des grandes villes, retour à la terre, aux travaux agricoles trop délaissés, restauration de la famille, développement de la natalité, sévères économies partout, c'est-à-dire répudiation du faste imbécile pour l'individu, restriction du fonctionnarisme et donc de l'intervention à outrance, toujours malencontreuse, pour l'État, etc.

Malheureusement, tous les désordres sont les conséquences d'un régime, ou plutôt de l'absence de tout régime, et de toute spiritualité. Et nos désirs ne peuvent rien contre les effets quand les causes sont maintenues.

Au fond, nous aspirons tous à l'ordre et à la paix. Mais nous nous refusons aux audaces et aux sacrifices qu'il faut pour les établir. C'est pourquoi nos pacifistes provoquent la guerre, et nos conservateurs l'anarchie.

Cette bourgeoisie lettrée, de haute moralité, de bonne volonté, à laquelle appartient M. Paul Guériot, manifeste une timidité excessive. Il suffit qu'une entreprise de fibuste prenne la forme légale pour qu'elle soit respectée, et qu'un scélérat soit ministre, mandarin ou mamamouchi pour qu'il soit salué. Il n'y a d'audace que chez les ennemis de l'ordre social. Ils y ont peu de mérite, d'ailleurs, car la pleutrierie des honnêtes gens fait leur jeu.

Du temps d'Auguste Barbier, la liberté était une vigoureuse femelle qui voulait qu'on « l'embrasse avec des bras rouges de sang ». Nous pouvons dire aujourd'hui que l'ordre ne peut être instauré que par des hommes assez énergiques pour oser effectuer « l'opération de police un peu rude » qu'évoqua jadis l'aimable M. de Vogüé. Or la bourgeoisie française dépense toutes ses

ardeurs à s'enrichir, toucher ses coupons, payer ses impôts docilement et se faire diplômé et décorer...

Le « retour à la vie normale » ne sera possible que dans les conditions temporelles et spirituelles qui sont nécessaires à la vie normale de toute société. Il y faut : d'abord, au temporel, la substitution d'un organe de l'intérêt national, d'un véritable gouvernement sociocratique au parlementarisme et au suffrage universel, lesquels ne peuvent engendrer que le parasitisme des classes moyennes et la dissolvante ochloploutocratie ; ensuite, au spirituel, la régénération des opinions et des mœurs par la prédominance définitive de la seule doctrine qui réalise la synthèse des connaissances, la synergie des activités et la sympathie des cœurs dans la religion de l'humanité.

M. Paul Guériot a entrevu la véritable solution aux graves questions qu'il s'est posées en écrivant : « Avec plus de précision et des contours moins fuyants [que Renan], Auguste Comte avait formulé le rôle de pouvoir spirituel, éducateur et directeur de l'opinion publique. »

Sa conclusion y revient : « Qu'on ne croie pas, écrit-il encore, que les choses s'arrangeront toutes seules, ou qu'il suffira d'un changement de ministère, ou d'une révision de la constitution, ou de bonnes élections, ou d'études savantes et d'articles éloquentes pour conjurer le péril. Notre salut est en nous, et il ne viendra que de nous par une action disciplinée, convergente, qui doit être longue et soutenue. »

Parfait : action disciplinée, convergente, longue et soutenue, cela veut dire action guidée par une doctrine, dirigée par une autorité morale. Livrées à elles-mêmes les seules aspirations bienveillantes et les seules bonnes volontés ne peuvent qu'être désordonnées, antagoniques, anarchiques, et donc nocives.

Très clairement écrit, documenté, ce livre est à lire.

G. D.

OUVRAGES REÇUS :

Temps, Espace, Matière. Leçons sur la théorie de la relativité générale, par H. WEYL, traduites par Gustave JUVET et Robert LEROY, sur la quatrième édition allemande. Un vol. in-8°, 290 p., 20 fr. Albert Blanchard, éd.

M. Weyl est un einsteinien de la première heure. Son livre est le premier ouvrage où les théories de la relativité aient été exposées systématiquement. Dans sa quatrième édition, il expose une théorie qui fait de la matière le lien des singularités limites

du champ, et où la masse et la charge se comportent comme les flux de certains tenseurs dans le champ. Enfin un nouveau paragraphe développe dans cette dernière édition le problème de l'espace : des considérations tirées de la théorie des groupes, tendent à légitimer l'utilisation et à montrer la nécessité de l'emploi d'une forme quadratique comme forme métrique fondamentale dans la géométrie différentielle.

Il nous semble bien que les spéculations d'Einstein sont de celles qu'Auguste Comte qualifiait d'oiseuses et d'inutiles à l'humanité : elles ne plaisent qu'à des dilettantes qui poursuivent le rêve décevant d'une synthèse objective toujours fuyante, et leur intérêt pratique est bien douteux. L'ouvrage ne s'adresse qu'à des savants, mais il est précédé d'une introduction philosophique intéressante pour tous.

J. P.

La Constitution de la Matière, par MAX BORN traduit par H. Bellenot. Un vol. in-8°, 84 p., 6 fr. Albert Blanchard, éditeur.

Cet ouvrage contient trois conférences sur l'atomistique physique.

On sait qu'après les chimistes, les physiciens, ces derniers temps, se sont beaucoup occupés de l'atome.

Les conceptions des premiers sur la constitution de l'atome et sur les forces qui agissent sur lui étaient fondées au fond sur un seul et unique fait, à savoir l'existence de la combinaison chimique.

La physique moderne est allée bien plus loin ; elle a désintégré l'atome.

Elle le représente, à l'image du système solaire, comme un noyau chargé d'électricité positive autour duquel gravitent, comme des planètes, à distances variables, des électrons chargés d'électricité négative, en nombres différents suivant les corps.

Contrairement à ce qui se passe en astronomie, la grandeur du noyau n'est pas immense par rapport à celle des électrons.

L'attraction n'est pas due à la gravitation, elle serait d'ordre électro-statique. Cette notion, d'ailleurs, est contestable et contestée.

Les lois de Képler sont applicables.

Les atomes de tous les éléments ont la même constitution interne.

Chacune des trois conférences développe le sujet d'un point de vue différent.

La première donne une idée générale de la théorie atomique moderne, les deux autres s'occupent de problèmes plus spéciaux.

Ces études théoriques sur l'atome paraissent présenter un

intérêt considérable et devront avoir plus tard dans l'industrie des résultats importants : les recherches futures développeront et préciseront la représentation que la physique moderne se fait de l'atome, mais elles ne la transformeront pas complètement.

J. P.

La Jérusalem des philosophes, par Léon DORISON et David BERMAN, in-8°, 58 p., 1 fr. publication de *la Diane*.

Les auteurs, tout imprégnés des prophètes, annoncent que le grand chaos présent « rend la vie à la société philosophique, entrevue par Joseph Salvador vers le milieu du siècle dernier, savoir : l'instauration d'une conscience morale en Europe ». C'est le sens qu'ils donnent à Jérusalem sécularisée, entendons à l'esprit juif universalisé. Cependant, M. Léon Dorison y introduit certaines vues d'A. Comte. Or, surtout dans l'utopie, le positif ne se dose ni ne se mélange. Il est toujours dans l'ordre, dont le support est essentiellement objectif, au service de l'ordre, — et Jérusalem, sécularisée ou régularisée, est antipolitique, nous dirons même antiphysique. La conséquence de ce malheur fut sa dispersion, et elle est restée, à travers les siècles, un élément de trouble dans la civilisation occidentale. Quelques pages de ce curieux opuscule, où s'exalte le messianisme mystico-communiste, nous le démontrent assez. Par l'exemple de la misérable Russie, nous savons quel régime peut instituer « la Jérusalem des philosophes ».

Nous sommes surpris qu'un homme de la valeur intellectuelle et morale de M. Léon Dorison, à qui le positivisme n'est pas étranger, puisse encore s'attarder à d'aussi confuses idéologies.

G. D.

L'INTERMÉDIAIRE

(D. : *Demande*. — R. : *Réponse*.)

D. 9. — Existe-t-il une traduction française des ouvrages italiens et espagnols suivants :

- 1° *Traité sur la nature des fleuves*, par Guglielmini ?
- 2° *Les matinées d'avril et de mai*, comédie, *Le navire du marchand* et *La vigne du Seigneur*, par Calderon ?
- 3° *Les aveugles de Valence*, par Lope de Vega ?
- 4° *Le vaillant justicier*, par Agustin Moratin ?
- 5° *Les mal mariés de Valence*, par Guilhem de Castro ?
- 6° *Les charbonniers de Tolède*, par Matos Fragoso ?

AVIS, COMMUNICATIONS ET CONVOCATIONS

POUR LA DEUXIÈME SÉRIE DU « BULLETIN ».

Avec ce N° 10 se termine la première série de ce *Bulletin*. Nos lecteurs ont pu se rendre compte de l'intérêt que présentera la collection de ce recueil. Il n'est pas encore tout ce que nous voulons qu'il devienne. Nous espérons faire mieux, — même si nos confrères positivistes persistent à rester aussi indifférents à leur doctrine et à leur maître.

Le premier volume devant comprendre vingt numéros, la table des matières sera publiée à la fin de la deuxième série.

Nous prions instamment les personnes qui désirent renouveler leur abonnement de nous en faire tenir le montant, par mandat, chèque ou timbres, afin d'éviter les frais de recouvrement.

NOTRE LIBRAIRIE.

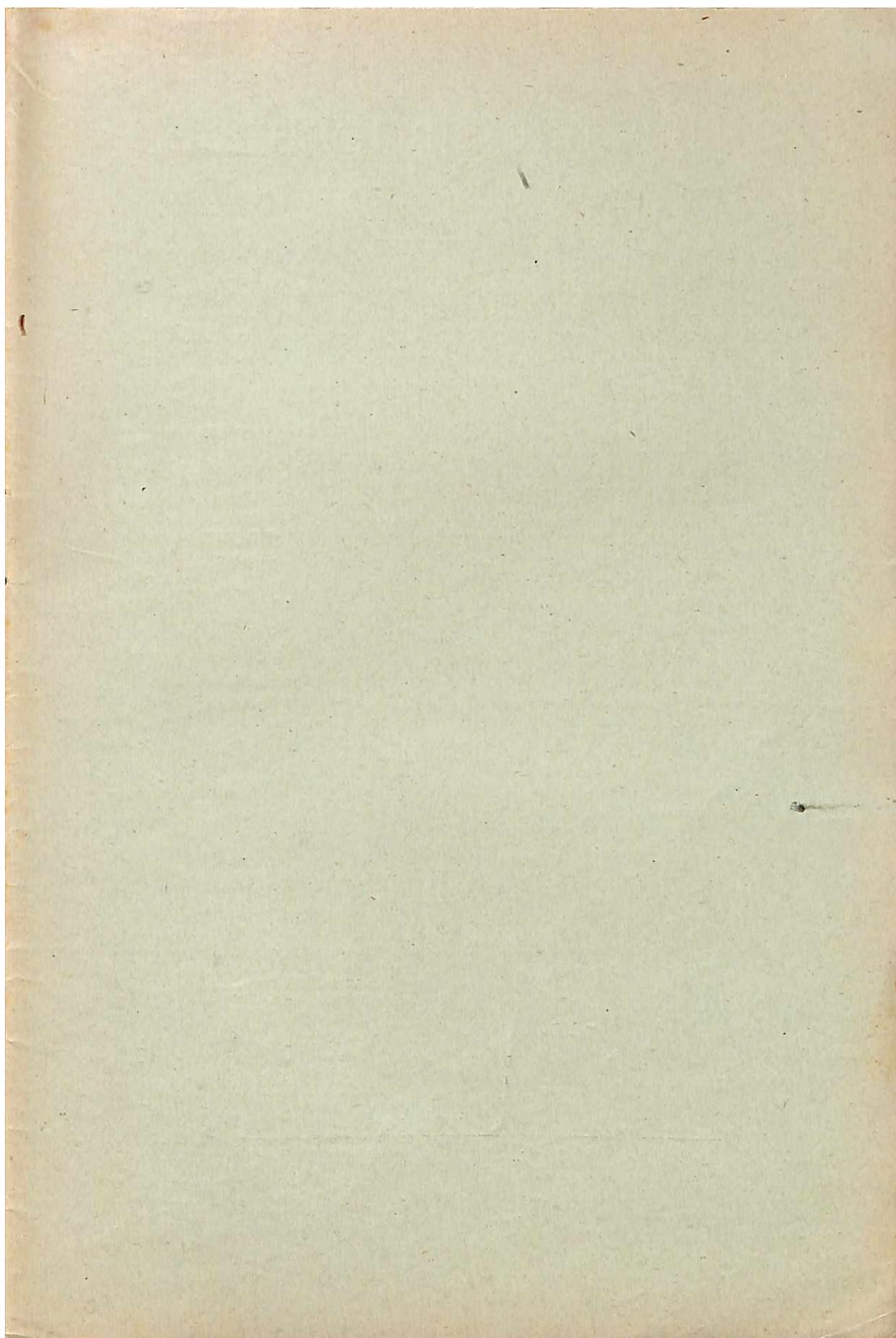
Notre librairie se développe peu à peu. C'est la base solide de notre action. Nous nous imposons de lourdes charges pour la maintenir. Il est du devoir de tous ceux qui jugent que notre œuvre est utile de nous aider, à tout le moins *en nous réservant toutes leurs commandes de livres, d'abonnements aux journaux et revues*. Nous faisons les mêmes conditions que les libraires, et pour nos abonnés français, nous expédions franco de port.

TOUTE induction réelle est empirique dans sa source et dogmatique dans son terme.

Auguste Comte

L'Administrateur-Gérant : ALFRED DUBUISSON.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.



LIBRAIRIE-BIBLIOTHÈQUE

AUGUSTE-COMTE

Nous avons dit dans notre déclaration initiale : « Ce sera une *Librairie-Bibliothèque de choix*. Nous n'offrirons que le meilleur. Aucun souci commercial ne nous portera à répandre la peste, c'est-à-dire les livres qu'au sens national, social, moral et humain, auquel nous nous tenons, nous jugeons imbéciles, anarchiques, dépravants et donc pernicieux. »

Ainsi, non seulement les positivistes, mais tous ceux qui s'inquiètent du débordement de boue, d'insanités et de barbarie qui asphyxie et menace de submerger la claire et haute intelligence française, *tous les bons citoyens se feront un devoir d'aider cette entreprise de régénération intellectuelle et morale en nous réservant leurs achats et leurs commandes de librairie, d'abonnements aux Journaux et Revues, etc.*

De notre côté, nous nous efforcerons de les servir rapidement et à leur entière satisfaction.

Notre *Bibliothèque de lecture sur place* est ouverte au public de 10 à 12 heures, de 14 à 18 heures et de 20 à 22 heures, tous les jours ouvrables, et le dimanche, de 9 h. à midi. *Nous recevrons avec reconnaissance les ouvrages utiles à répandre* qu'on voudra bien nous offrir.

GEORGES DEHERME

AUX JEUNES GENS

Un Maître : Auguste Comte

Une Direction : Le Positivisme

Un volume in-16, de 160 pages..... 5 fr.

(Envoi franco sur demande accompagnée d'un mandat ou chèque de 5 fr. à la Librairie-Bibliothèque Auguste-Comte, 16, rue Saint-Séverin, PARIS.)